

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 51

Artikel: La tanta Fanchette et l'ovrai maçon
Autor: Mérine
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219151>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNEABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LA TANTA FANCHETTE
ET L'OVRAI MAÇON

LA villhie Fanchette dão Prâ novi étai onna bouna dzein, coumeint on en vâi piequa. Tot lou mondou lâi desai tante et l'amâve bein, adi presta à fêre serviço : l'avâi adi dein sa fatta dâi trabiette à la bise, âobin dâi chêzon po lè bailli âi z'einfants quei re incontrârâve. Po tot dere : l'irâ la cramma dâi pere burrâte dâi villhié fellhié.

On bi dzo, ein saillaint de tzi li, l'a trovâ assetâ su lou ban devant la maison on poûro diâblio maï vêtu que l'avâi l'ai bein lassa. Adan la tanta Fanchette lâi demandâ :

— V'îte bein lassa ?
— Oh ! vâi ! ma bouna dama.

— Quié fédè vo quand vo travaiillide ?

— Ye su maçon et l'est mè que portou lou morta et lou cimeint ; l'est on ovârdzou bein pêna-biliou, on meti dé tsin et on est reindu âo bet dê la dzorna.

— Ye vo crâiou bein, que l'ai fa la tanta Fanchette.

— Quant fâ tsaud, on châ et on s'eimpêde de cimeint, se pllia, l'est la mîma tsousa, à ci commerce lè z'allions son vitou fotu : et n'est pas lou tot, à midzo on est lassâ, on n'a rein fam, on ne pao pas medzi, on est trau lassâ po drumi !

— Mon pourr'homou, vo pieingnou bein. L'ai a-te gran tein que vo fédè ci meti ?

— Oh ! na, ma bouna dama, ye ne vu commein ci quié dêman !... *Mérine.*

LOU VERTET

L'EST ridou einnyoao de veni villhiou. On regrette, coumeint dit la tsanson, sa tsamba bein fête et lou tein perdu ! On a dau maï de scellia, min mè dé paï su la tita... mâ lou pie eimbêteint, l'est quand on n'a pe min de deints : adieu lè bons bocons !

Et lou pire l'est qu'on ne sâ pas commeint teni lou fêtu de la pipa dein la botze : l'est tant bon, dé teims ein teims, dé fêre onna bouna pipaye ! Adan on est dobedzi dé mettre âo bet dâo tuyau (ao bet qu'on met dein la botze, bin sù) on vertet.

— Sédè vô cein que l'est on vertet ?

— ... ?

— Na ? Et bein-vaquieré : on preind onna bouna dè fi retô, on einvortollbie lou bet dâo tuyau de pipa avoué lo fi, tantié que l'ai ausse on bon mougnou asse gros qu'onna coqua, deinché vo pouédé rateni votra-pipa eintra lè duve mâchoires res qui n'ont pie meïn de deints et vo pouédé fêre de la founâre. N'est pas défficilou ma ye fallâi lâi sondzi. Et l'est cein qu'on appelle on vertet.

Ye vo raconto tot cein, passeque quand vo sarâi on villhou grigou et on villhou pipatson coumeint me, vo sarâi paot'tre bin benaise dê pouai founâr votra pipa peindaint l'hivâ que vint à la cavetta dâo-fornef.

Mérine.

UNE CONFÉRENCE PIERRE DESLANDES

L'EST à Nyon, sous les auspices de la Société de développement de cette ville qu'a été faite l'intéressante conférence de M. Pierre Deslandes, dont nous empruntons le compte-rendu au *Journal de Nyon* :

Du ton simple de qui a dégonflé les mots de leurs sonorités creuses, du ton intime de la conversation d'âme à âme, du ton du poète qui se recueille plutôt que de celui du conférencier qui pérore, M. Pierre Deslandes est venu parler à Nyon, de « Chez nous ».

Sans en avoir l'air, il posait, sous ce simple titre, un bien grand problème : qui sommes-nous, nous Vaudois, qui disons « Chez nous » ? Avons-nous un langage, une pensée et des meurs qui nous diffèrent de l'étranger et de nos autres frères confédérés ? Si oui, ce caractère qui nous est propre plonge-t-il ses racines assez loin et assez profond dans l'histoire pour qu'on puisse lui reconnaître la fixité et lui assurer la durée que l'on confère à une race ou à un type ?

Noble et beau problème ! M. Pierre Deslandes avait, pour le résoudre, les plus beaux des dons. Il ne nous fatigua point par de l'histoire, et les considérations séches de la théorie. Il fit mieux. Nous vimes comment son intuition admirable des êtres et de la vie lui révélait dans un geste, une parole, ou la ligne d'un paysage du Milieu du Monde, le fond caché des caractères et de l'histoire.

Le petit Vaudois naît au village. La cloche y sonne pour lui son heure communale. A l'école de Madame la régente et de Monsieur le régent, il apprend les choses essentielles, qui sont lire, écrire et calculer. Son esprit, resté simple parce qu'il apprend peu, mais bien, puise dans le contact journalier avec la bonhomie des gens, des bêtes et des choses de la campagne, un réalisme sain. Sa poitrine étroite s'élargit dans l'air natal, et son esprit, qui se précise au double exercice de l'étude et de l'observation, conquiert pas à pas les vues claires du solide bon sens de ses pères. Arrivé à l'âge d'homme, l'expérience et l'initiative se font équilibre en lui. Il gravit la côte qui lui cachait l'horizon, et contemple le pays qu'il aime avec son cœur autant qu'il le comprend avec son intelligence : l'automne en transfigure la richesse et la beauté. Les chênes étendent leurs branches calmes sur les vergers encore verts. Une feuille tombe, lourde, des hêtres dont les bras se reposent. Les lignes des montagnes s'en vont, sereines et douces, au-dessus des crêtes des collines, et, dans un vallon d'ombre, passe un groupe de six vaches blanches, hiératiques...

L'industrie, pensait-on, et les progrès de la civilisation moderne, en pénétrant dans nos campagnes, allaient entamer ce riche capital du pays et de la race ! Craintes superficielles ! Le paysan est homme trop avisé, sans doute, pour ne pas mettre à profit, tout comme un autre, les machines, les automobiles et le téléphone. Mais si sa vie en a été simplifiée, elle n'en a point été changée. Son fond et son orientation lui viennent d'ailleurs. Elle continue comme avant, et comme toujours, à dépendre de la seule volonté de la nature et des saisons chan-

geantes. Le paysan ne pare aux risques éternels qui planent sur son existence que par une prévoyance plus grande, un souci plus profond, que ne le comporte la vie de l'ouvrier des villes. Seuls les biens amassés dans le sol par de longues générations lui permettent de lutter, sans défaillir, contre les années dures. Ainsi l'apprécié de sa vie, en lui créant des responsabilités plus grandes, lui a donné des libertés plus grandes aussi. Sa noblesse d'homme libre sur un sol libre, celle qui l'attache malgré tous les revers à la terre de ses morts, au souvenir de leurs luttes et de leurs joies est éternelle.

Les auditeurs de la conférence ont suivi avec plaisir M. Pierre Deslandes jusqu'ici. Ils ont admiré son aisance à faire transparaître dans les moindres scènes, dans les images prenantes de la vie de chez nous, ce fond de solide et naturelle philosophie que sa méditation a lentement dégagé de l'observation de notre vie. Mais ils se sont demandé, non sans anxiété, où M. Pierre Deslandes voulait en venir, en proclamant que cette riche substruction de l'âme vaudoise qu'il venait de décrire avec tant de puissance et de ferme émotion, ne révélait tous les trésors de sagesse et de réflexion enfouis en elle que réchauffée par le feu d'un verre de vin doré !

Nous regrettons que M. Pierre Deslandes n'ai pas mieux dit ici toute sa pensée. Nous connaissons de lui des pages solides où il a su faire appel, pour expliquer l'âme de notre peuple, à ce mystérieux génie, semé en lui dès les premiers siècles de son histoire par une sagesse éclosé aussi dans la solitude austère et sublime des champs, et qu'est l'Évangile. Nous croyons que c'est cet Évangile surtout qui a fécondé les dons naturels de l'âme vaudoise, et que cette bienveillance de notre peuple, dont M. Pierre Deslandes a fait, à la fin de sa conférence, un si touchant tableau, c'est le levain de l'Évangile qui l'a muée parfois en charité ardente. C'est le même levain enfin qui transfigure pour les yeux de notre peuple, et pour ceux de M. P. Deslandes aussi, la vue du pays en celle d'un grand paradis. M. P. Deslandes ne nous a-t-il pas dit que Nyon était plus qu'une autre contrée de notre canton ouvert au ciel et à l'espace ? Nul doute qu'un esprit aussi sensible que le sien aux harmonies spirituelles de la nature avec notre âme ne comprenne que ce ciel, qui descend dans le bleu firmament du lac, est celui de Davel et de Vinet. Le ton en est d'une trop sublime profondeur pour être comparé à celui de l'or de nos coteaux. Il est fils d'une douleur avec laquelle M. P. Deslandes semble ne pas avoir encore assez compté. Le jour où il se penchera plus attentivement sur ces secrètes profondeurs de l'âme vaudoise, son talent si souple en sera singulièrement élargi et approfondi.

Nous avons cru de notre devoir d'écrire ces lignes en réponse à la juste déception d'une partie du public de la conférence. M. Pierre Deslandes, avec qui nous avons eu le privilège de causer quelques instants, est homme à comprendre nos remarques. Sachons-lui gré d'être venu pendant une courte heure de la soirée nous poser un problème qu'on ne saurait trop remuer à cette heure, où bon nombre de nos